

Revue du Nouvel-Ontario

REVUE DU
NOUVEL-
ONTARIO

Manifeste pour une mémoire occultée

François Paré

Number 41, 2016

Réflexions sur les quatre siècles de présence française en Ontario

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1038957ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1038957ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (print)

1918-7505 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paré, F. (2016). Manifeste pour une mémoire occultée. *Revue du Nouvel-Ontario*, (41), 13–31. <https://doi.org/10.7202/1038957ar>

Manifeste pour une mémoire occultée

FRANÇOIS PARÉ

Université de Waterloo

Il ne suffit plus d'affirmer, comme je l'ai fait il y a plus de vingt ans, que les cultures minoritaires sont structurellement privées du registre du temps¹, condamnées dans leur imaginaire propre et dans celui qui leur est assigné, à témoigner de leur avenir incertain ou encore de leur épuisement dans les récits historiques et mémoriels dominants. Si ce constat reste aujourd'hui pertinent, il ne saurait nullement rendre compte des phénomènes de spatialité qui régissent de façon complexe tous les ensembles culturels, même les plus restreints. Qu'en est-il alors de l'espace qui, si l'on en croit Michel Collot, permettrait de dépasser certaines oppositions débilitantes et de se soustraire à l'emprise des dualismes historiques? Une culture peut-elle se régénérer par la « multidimensionnalité » d'un sujet inscrit (enraciné?) dans les paysages fictifs qui s'offrent à sa conscience?² Comment même répondre à cette question dans le cas de cultures qu'une longue histoire de domination a rendues incapables de s'appropriier un lieu propre où puisse se construire symboliquement une présence forte? Une fois le temps

¹ Dans *Les littératures de l'exigüité*, Hearst, Le Nordir, 1992, p. 38-42.

² Voir Michel Collot, *La pensée-paysage : philosophie, arts, littérature*, Arles et Versailles, Actes-Sud et ESNP, 2011, p. 11.

dépossédé, une sorte d'absence irradie tout de même l'espace identitaire. Si, en Ontario français, la pleine reconnaissance de la collectivité a toujours été une conquête imprécise et de longue haleine, c'est que le territoire du sujet minoritaire, lieu clair de son engagement dans « son » monde, porte les signes d'une subtile illégitimité, ressentie au jour le jour dans le vécu de chaque individu. Dépourvu de mémoire longue, le sujet franco-ontarien arrive rarement à donner sens à sa présence dans des lieux qui sont pourtant historiquement les siens. Une géométrie variable de l'implantation des francophones au cours des siècles ne va donc pas de soi, car les indices de cette « inscription » ont toujours fait l'objet d'une déformation systématique. Dans tant de lieux aux quatre coins de l'Ontario, les récits de fondation sont devenus indéchiffrables comme des stèles que le temps aurait effacées. Ainsi aujourd'hui, cet espace même, cadastré par les grandes entreprises continentales au cours de 400 ans d'histoire, ne peut jouer entièrement son rôle d'ancrage sémiotique au-delà duquel une identité franco-ontarienne ajourée et transparente pourrait affleurer. En fait, l'ici, le chez-nous, le « par-icitte » n'arrivent guère à traduire le sens d'une communauté qui, sans être déracinée, continue d'entretenir un rapport d'étrangeté avec les lieux où elle se déploie. Aucun de ces termes ne semble convenir. Quel serait cet « ici » qui pourrait constituer une culture-hôte pour tous?

Or tout revient au temps et aux structures d'occultation qu'il met en œuvre. Même l'espace lui est soumis. Dans les sociétés minoritaires, l'avenir de la collectivité repose en grande part sur la réappropriation de la mémoire, seule capable de légitimer les lieux d'inscription de la collectivité. C'est cette complexité des rapports entre l'espace et

le temps qu'il faut aujourd'hui chercher à comprendre, car elle est constitutive de la minorisation et des phénomènes d'oubli par lesquels celle-ci se manifeste à chaque jour. Toutes les collectivités minorisées ne sont-elles pas appelées à contester les fictions historiques qui les tiennent à l'écart du passé et du présent? Quel sens faut-il alors donner à ces 400 ans d'histoire de l'Ontario français dont nous voulons souligner la pertinence et dont de larges pans semblent encore nous échapper?

Une conception réductrice de l'histoire de l'Ontario

Muselée dans les régimes de représentation du passé en vigueur dans la société majoritaire anglo-ontarienne, l'histoire ancienne de l'Ontario français, dans la période allant de 1615 à 1760 environ, est réduite le plus souvent à certaines figures fugitives de voyageurs, de commerçants et de missionnaires, tous de passage dans un vaste territoire encore à habiter et à construire. Cette vision réductrice de personnages historiques remarquables comme Samuel de Champlain, mais surtout Gabriel Sagard, Jean de Brébeuf, René de Galinée, Claude Trouvé, Claude Allouez et Pierre-Esprit Radisson, confirme sur le plan symbolique le refus au sein du discours historique anglo-dominant d'une société franco-ontarienne qui serait fondée « dès le départ » dans le désir de l'implantation et de l'intégration au territoire. L'Ontario français se trouve ainsi coupé à la fois d'un espace identifiable, pleinement légitimé, et de l'histoire fabuleuse de ses origines dans la région des Grands Lacs. En fait, cet espace primordial des Grands Lacs (primordial, au sens fort) se trouve justement évacué du récit collectif, alors même qu'il en constitue la raison d'être! C'est pourquoi, dans cet article, je vous propose de revenir aux textes mêmes de ces premiers

scripteurs des « paysages³ » de l'Ontario à une époque où la rencontre historique entre les peuples autochtones et les Français suscite encore l'espoir d'une coexistence pacifique, basée sur l'interculturalité et l'apprentissage des langues et des traditions. Nous nous attarderons tout particulièrement aux écrits fondateurs de Samuel de Champlain (Huronie, 1615), de Gabriel Sagard (Huronie, 1623-1624), de Jean de Brébeuf (Huronie, 1625-1629, 1634-1649) et de René de Galinée (Lac Érié, 1669-1670) pour y faire ressortir deux caractéristiques de cet Ontario français des premiers temps, selon les textes dont nous disposons : (1) celle des contacts inter-linguistiques d'une richesse étonnante entre arrivants européens et peuples autochtones en Huronie dans une société à dominance wendate, et (2) l'émergence d'un sujet francophone, déplacé du socle paradigmatique de sa naissance et négociant désormais sa place et sa survie dans un territoire d'accueil encore et toujours marqué par l'étrangeté et la fascination.

Manifeste pour une mémoire occultée, invocation qui en appelle au retour des grands récits de fondation. En effet, il me semble clair aujourd'hui que les cultures minorisées, tout comme celles issues de la colonisation, ne peuvent se passer d'une mémoire collective forte. Sont-elles à même d'imposer leur légitimité au sein de la société majoritaire sans cette pleine participation aux récits qui les constituent? Le mot « manifeste » a pour origine le geste de la main levée, comme pour se faire voir au milieu d'une foule, répondre à l'appel des présences, « se manifester ». Au cours des trois dernières années, je me suis intéressé, grâce à une subvention du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, aux tout premiers écrits de l'Ontario français, ceux-là même que

³ Michel Collot, *op. cit.*

René Dionne avait identifiés comme le fondement de la littérature franco-ontarienne durant la première époque d'expansion territoriale sous le régime français entre 1615 et le tournant du 18^e siècle. Il est important de préciser que, par ce projet, j'entendais travailler uniquement sur la culture écrite des voyageurs, missionnaires et commerçants français qui s'étaient installés dans ce qui est aujourd'hui la province de l'Ontario, du Fort Cataracoui, là où se trouve aujourd'hui Kingston, jusqu'à la mission absolument cruciale de la Huronie où résident successivement Samuel de Champlain, Joseph Le Caron, Gabriel Sagard, Jean de Brébeuf et Paul Ragueneau en passant par la mission sulpicienne de Kenté dans le territoire des Cayugas. De nombreux autres Français, vraisemblablement illettrés, ont sillonné les Pays-d'en-haut et se sont largement intégrés aux divers peuples autochtones durant cette période, mais leur présence – on pense à Étienne Brûlé, François de Fénelon, Madeleine de Roybon d'Allonne – ne constitue ni la matière de ma recherche actuelle ni le propos de cette réflexion. Ce sont donc les écrits seuls qui serviront de terreau dans lequel une réflexion sur la mémoire collective en Ontario français pourra se développer et même s'affirmer.

Depuis plus de 150 ans maintenant, l'histoire de l'Ontario est dominée par le récit normatif de l'arrivée des Loyalistes (*United Empire Loyalists*) sur la rive nord des Grands Lacs. Porté par les programmes scolaires successifs, étayé par le discours muséal et les initiatives d'histoire locale, ce récit de fondation et de permanence, accepté comme une exclusivité historique, s'oppose ainsi aux modes de peuplement nomade attribués aux populations autochtones et francophones qui ont précédé l'implantation des Loyalistes entre 1770 et 1820 environ

et l'industrialisation subséquente. Si tous ceux qui avaient précédé étaient des hommes et des femmes de passage, des errants inaptes à l'enracinement, leur transitivité ne pouvait en conséquence être emblématique de l'espace ontarien à construire, et encore moins de l'historicité propre des nouveaux territoires d'implantation nord-américaine.

Considérons Détroit au Michigan où l'arrivée des Français vers 1700 constitue, au contraire, un véritable récit fondateur et où la toponymie française (Grosse Pointe, Belle-Isle, Ecorse, Livernois, etc.), bien que déformée par une prononciation fortement anglicisée, forme toujours la mémoire symbolique, explicitement représentée, par laquelle se dessine au cours des siècles la spécificité de son développement. André Lapierre a bien démontré l'importance des repères toponymiques français aux États-Unis et noté le rôle commémoratif qu'ils tendent à jouer dans les représentations symboliques de l'espace américain, en tant que signes de la liberté politique à venir⁴. Et maintenant tournons-nous vers Toronto, où il est facile de noter le traitement négligeable qui y est fait de son histoire durant le régime français. Quelle place fait-on aujourd'hui au Fort Rouillé, à la remontée de la rivière Humber par des groupes de commerçants senecas, mohawks et français, des grandes routes terrestres d'échanges commerciaux partagées dès 1660 par les Senecas et les Français entre le lac Ontario et le lac Simcoe, du grand village de Teiaiagon où Français et autochtones pratiquent alors le commerce, des postes de traite sur les rivières Rouge, Credit (Rivière du Crédit) ou Oshawa installés en permanence dès le milieu du 17^e siècle? Cette histoire-là, pourtant bien

⁴ André Lapierre, *Parcours toponymique de l'Amérique française*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994.

documentée et fascinante (il suffit de voir le livre tout récent de Glenn Turner⁵), ne pénètre que rarement le discours public anglo-ontarien sur la métropole. Que dire encore de la région de Belleville et du comté de Prince Edward dont les territoires abritent les traces trop peu étudiées de la mission de Kenté (1668-1680) dont les bâtiments et les instruments aratoires avaient été transportés depuis Montréal? Bien peu de traces de cette présence française affleurent dans l'histoire officielle de l'implantation européenne dans la *Bay of Quinte*, si ce n'est la double déformation du toponyme Kenté, lui-même une transcription de la langue autochtone⁶.

Cette occultation de l'histoire ancienne de l'Ontario répond à une conception particulière de la mémoire collective et surtout à un imaginaire du jalonnage graduel des territoires de peuplement par des communautés anglophones sédentarisées. Elle reflète donc un jugement implicite, lui-même occulte, sur la validité culturelle et institutionnelle d'une période historique franco-autochtone marquée, au contraire, par le nomadisme et l'économie du troc, et fait ressortir les liens indissociables entre le récit historique anglo-ontarien et le développement du capitalisme industriel à partir de l'implantation loyaliste. Fusionnés au niveau symbolique, alors qu'ils évoquent des formes de métissage impropres à l'établissement d'une culture de la permanence, les voyageurs français et les peuples autochtones du 17^e siècle semblent plutôt appartenir à une altérité inquiétante, souillée sur le plan conceptuel, dans laquelle le discours commémoratif ne se

⁵ Glenn Turner, *The Toronto Carrying Place: Rediscovering Toronto's Most Ancient Trail*, Toronto, Dundurn, 2015.

⁶ Je tiens à remercier Brianna Logan, étudiante à l'Université de Waterloo, dont les recherches m'ont permis de comprendre l'importance réelle de la mission de Kenté au 17^e siècle.

reconnaît pas. N'est-il pas symptomatique aux yeux de ce récit triomphaliste de la permanence que certaines des plus grandes figures de la Nouvelle-France, tels Brébeuf et les Martyrs canadiens, se soient elles-mêmes sublimées dans la quête du sacrifice et dans la mort?

Cependant, d'autres considérations s'imposent. La mémoire occultée de la période coloniale française (et partant de deux-cents ans d'histoire de l'Amérique autochtone) témoigne également de l'impuissance de la collectivité franco-ontarienne à faire valoir la spécificité de sa présence dans l'histoire. Pour des raisons évidentes au cours du dernier siècle, la minorité franco-ontarienne a largement concentré ses efforts sur les ruptures et les enjeux présentés par l'époque présente, car il fallait désormais se définir en contrejour de la nation canadienne-française et de ses héros obsolètes. Or la Nouvelle-France ne figurait pas à ce programme. De la même manière, la région des Grands Lacs a toujours semblé plutôt accessible dans l'imaginaire collectif des Franco-Ontariens. C'est là une très grave erreur.

La lecture d'un texte de Patrice Groulx, « Les lieux de mémoire peuvent-ils fortifier les collectivités francophones? », permet pourtant de repenser entièrement la question des grands récits mémoriaux⁷. Groulx note quelque chose d'à la fois simple et remarquable : partout sur le continent nord-américain, l'effacement anticipé et même souhaité des identités francophones minoritaires et des filiations qui leur sont propres ne peut mener qu'à leur remplacement à plus ou moins long terme par les macro-récits imposés par la culture dominante. En effet,

⁷ Patrice Groulx, « Les lieux de mémoire peuvent-ils fortifier les collectivités francophones? », dans Anne Gilbert et coll. (dir.), *Entre lieux et mémoire. L'inscription de la francophonie canadienne dans la durée*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2009, p. 21-42.

la « fin des grands récits » assure moins la panoplie horizontale des choix pour les individus que le règne d'une Amérique monolingue et monoculturelle. Ce qu'il faut entreprendre, selon l'historien, c'est plutôt la mise à distance des récits identitaires – non leur condamnation, ni leur fracture, mais leur « rationalisation » – et leur reconstruction en tant que matière première d'identités communes, ouvertes sur l'avenir et sur les autres. Dans son article, Groulx accorde à l'historien, pratiquant la « science de la mémoire », un rôle fondamental dans cette mutation paradigmatique. Or, il est permis de penser que la mise en récit de la mémoire collective est l'affaire de tous les intervenants au sein de la culture, surtout dans des milieux minoritaires moins nantis sur le plan des institutions du savoir. Toutes les formes de discursivité sont donc appelées à témoigner de cette histoire renouvelée de l'Ontario français, assurément plurielle et transmissible aux générations futures, au sein de laquelle les concepts mêmes d'Amérique francophone et de Canada français pourront interagir.

Je fais aussi mienne aujourd'hui les conclusions d'un article remarquable que Gilles Thérien publiait en 1996 sur le partage des mémoires collectives en Nouvelle-France. S'opposant à une conception simpliste de la rencontre irréconciliable entre Européens et autochtones en Amérique du Nord, Thérien propose plutôt l'étude d'une rhétorique de la rencontre et d'une vision de l'histoire continentale façonnée dès les premiers moments par le refus de l'homogénéité⁸. Cette histoire, insiste-t-il, s'est

⁸ Gilles Thérien, « *Memoria as the Place of Fabrication of the New World* », dans Germaine Warkentin et Carolyn Podruchny (dir.), *Decentring the Renaissance: Canada and Europe in Multidisciplinary Perspective, 1500-1700*, Toronto, University of Toronto Press, 1996, p. 84.

incarnée dans des textes qui nous sont parvenus, des dictionnaires, des traductions, des récits de voyage, des notes administratives, et elle est jusqu'à ce jour un récit à la fois partagé par tous les habitants de ce continent et intégré à divers degrés dans l'histoire et l'expérience de chacun des individus. Il s'agit là du fondement d'une lecture continue de l'histoire continentale d'où émerge pour nous la nécessité anthropologique et politique de lier la culture franco-ontarienne actuelle à ses véritables origines et ses points de contacts avec les cultures autochtones.

Les grands récits franco-ontariens

Samuel de Champlain, le célèbre découvreur et l'un des hommes les plus extraordinaires de son époque (il a traversé l'Atlantique pas moins de vingt-trois fois!⁹), est la première figure textuelle que je voudrais convoquer dans la seconde moitié de ce manifeste. Auteur de récits de voyage publiés entre 1603 et 1619, Champlain est naturellement associé à l'établissement de Québec en 1608. L'efficacité symbolique de ce personnage dans le récit national québécois – et je dirais canadien – relève de cet événement fondateur d'une Amérique conçue comme un réseau de lieux de sédentarité. Cependant, Champlain s'est beaucoup intéressé aux territoires qui s'étendaient au-delà de la rivière des Outaouais et s'est lui-même aventuré loin à l'intérieur du continent. Sans l'ombre d'un doute, ce personnage historique exceptionnel appartient donc en grande partie à la mémoire culturelle des

⁹ Dans leur introduction aux écrits de Champlain, Conrad E. Heindenreich et K. Janet Ritch estiment à vingt-trois le nombre de traversées de l'Atlantique effectuées par Champlain entre 1603 et 1635 : *Samuel de Champlain before 1604: Des Sauvages and Other Documents Relating to the Period*, Toronto, The Champlain Society, 2010, p. 60.

Franco-Ontariens. Plus que son passage en Huronie en 1615, c'est son séjour forcé dans le village wendat de Cahiaqué (près de Collingwood aujourd'hui) qui l'entraîne à rédiger un premier portrait de la culture autochtone qui l'entoure et à laquelle il doit sa survie en ces années-là.

Vulnérable en dépit des armes dont ses compagnons et lui sont en possession, Champlain comprend, comme Gabriel Sagard et Jean de Brébeuf le feront à leur tour, l'importance stratégique et commerciale des villages wendats à l'échelle de l'Amérique du Nord tout entière. Dans sa dédicace au roi, il constate que ce troisième ouvrage sera le plus intéressant de tous : il ne s'agira plus des considérations arides d'un « nautonnier et marinier (« Épître au Roy »), mais du récit d'un homme « patient » qui, un peu comme René Descartes en quête de sa méthode, s'est d'abord perdu pour découvrir le sens à conférer à l'espace habité où il se trouvait. Ainsi, au sortir d'une expédition guerrière aux côtés des Wendats, voilà que Champlain s'éloigne de ses hôtes autochtones à la poursuite d'un oiseau « qui me sembloit estrange ». Incapable de retrouver son chemin dans la forêt, il doit passer la nuit, seul, au pied d'un arbre, espérant le lendemain retrouver son chemin sous la pluie. Cependant, le courage lui manque et il s'attend à mourir « sans conseil, ny consolation¹⁰ ». Pourtant il ne tarde pas à comprendre le paysage de rivières et de lacs qui s'offre à lui et ce déchiffrement d'une grande importance est décrit dans les moindres détails :

Je suivay le long de la rive de ce lac, pour voir où il déchargeoit,
& trouvay un ruisseau assez spacieux que je commençay à

¹⁰ Samuel de Champlain, *Voyages et découvertes faites en la Nouvelle France, depuis l'année 1615 jusqu'à la fin de l'année 1618*, Paris, C. Collet, 1619, p. 54.

suivre, jusques sur les cinq heures du soir, que j'entendis un grand bruit, & prestant l'oreille, je ne pouvois bonnement comprendre ce que c'estoit, jusques à ce que j'entendis le bruit plus clairement, & jugay que c'estoit un sault d'eau de la riviere que je cherchois; je m'acheminay de plus prest, et aperçus une écluse où estant parvenu me rancontray en un grand pré & spacieux, où il y avoit un grand nombre de bestes sauvages &, regardant à la main droite, j'aperçus la rivière...¹¹

Il lui aura fallu deux jours pour s'en sortir et rejoindre les chasseurs wendats qui, rassemblés autour du feu, ne le cherchaient plus. Dans son récit, Champlain décrit chaque élément de cette quête du sens, alors que le territoire lui paraissait soudainement rationnel, méthodique même. Ce passage remarquable, au moment où Champlain, perdu en forêt, saisit l'ordre particulier du monde que les Wendats semblent incarner par leur langue, leur mobilité et leurs rituels, témoigne de la fragilité du sujet narrateur, lui dont le voyage fait état dorénavant d'une profonde rupture épistémologique. Qui est-il sur ce vaste continent? Qui sont ses véritables interlocuteurs? Si, faisant l'expérience de l'errance, Champlain dit avoir enfin débouché dans un grand pré ouvert, signe déjà d'une présence civilisatrice, il ne retrouve toutefois pas les repères architecturaux qui, dans le contexte culturel qui était le sien, auraient désigné le lieu habitable, l'identité de rang et le cadre de vie du sujet. Dans cette expérience existentielle du territoire qu'évoque le troisième livre des voyages, au moment où l'hiver arrive en Huronie, le capitaine Champlain apprend à faire corps avec les lignes de forces du paysage et à retrouver, à l'image de ses hôtes autochtones, les dimensions de l'espace. Et ainsi le voyageur, d'abord égaré, puis coupé de la présence réconfortante des autres, finit par *se rencontrer*

¹¹ *Ibid.*, p. 54-55.

lui-même et c'est ainsi, *avec eux*, qu'il poursuivra son voyage de découverte à travers les « sapinières pleines de ruisseaux estranges¹² ».

De tous les voyageurs et missionnaires de la Nouvelle-France qui nous ont laissé des traces écrites, c'est le récollet Gabriel Sagard qui se révèle pour nous aujourd'hui le plus déterminant. Au moment de s'installer dans la mission wendate de la Huronie en 1623, Sagard avait pris connaissance des récits de Champlain et de ses prédécesseurs. Comme tous ses compatriotes, il dit chercher à convertir les peuples autochtones au christianisme. Mais on sait qu'il deviendra au fil des ans un homme d'écriture, un chroniqueur essentiel pour notre connaissance des cultures iroquoiennes au 17^e siècle. Sagard publie son *Grand voyage au pays des Hurons* en 1632, un des livres majeurs de la littérature de langue française au 17^e siècle et une porte d'entrée royale à ce qui deviendra nommément le corpus de la littérature franco-ontarienne. Si son *Histoire du Canada*, publiée en 1636, fait plutôt l'apologie de l'action missionnaire des Récollets en Amérique, certains passages plus introspectifs révèlent toutefois un homme profondément engagé dans son travail de fin observateur des cultures et des paysages naturels du Nouveau Monde¹³.

Comme le montre bien Marie-Christine Pioffet, Sagard, comme les autres, cherche à transposer son expérience viatique en un récit merveilleux inspiré des textes sacrés. Après avoir tenté d'« esquiver » le continent,

¹² *Ibid.*, p. 57.

¹³ L'*Histoire du Canada* de Gabriel Sagard (*Histoire du Canada et voyages que les Freres Mineurs Recollects y ont faits pour la conversion des Infidelles*, 1636, Projet Gutenberg Canada, 2008), est disponible en ligne à www.gutenberg.ca/ebooks/sagard-histoire/sagard-histoire-00-h-dir/sagard-histoire-00-h.html.

il participe comme d'autres voyageurs, selon Pioffet, à « l'invention de l'Amérique française¹⁴ ». À peine arrivés en Huronie, ne voit-on pas Sagard et son groupe s'affairer déjà à construire une habitation pour eux-mêmes, comme le ferait Brébeuf une dizaine d'années plus tard, dans les mêmes circonstances? Or les Français sont étonnés de constater que leurs hôtes wendats se sont mobilisés de village en village en vue de construire à leurs invités un abri qui convienne. S'il note avec stupéfaction ce geste d'amitié, Sagard va pourtant bien au-delà du constat, car son récit prend aussitôt la forme d'une véritable anthropologie culturelle et linguistique :

Ces bons sauvages ont cette louable coutume entre eux que, quand quelques-uns de leurs concitoyens n'ont point de cabane à se loger, tous unanimement prêtent la main et lui en font une et ne l'abandonnent point que la chose ne soit mise en sa perfection, ou du moins que celui ou ceux pour qui elle est destinée ne la puissent aisément parachever¹⁵.

De cette manière, Sagard note et commente tout ce qu'il voit, moins le paysage naturel comme dans le récit de Champlain que le paysage humain : hommes, femmes et enfants, dans la spécificité de leurs comportements coutumiers. Nous devons à son récit notre connaissance de tant d'aspects cruciaux des sociétés autochtones d'Amérique : l'organisation sociale matrilineaire, les coutumes du mariage, le traitement attentif des enfants au sein de la famille élargie, la cartographie verbale, l'importance des songes et des présages, les rites funéraires, et par-dessus tout une première description de la langue wendate.

¹⁴ Marie-Christine Pioffet, « Nouvelle-France ou France nouvelle : les anamorphoses du désir », *Tangence*, n° 90, 2009, p. 54.

¹⁵ Gabriel Sagard, *Le grand voyage au pays des Hurons*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1990, p. 147.

Le dictionnaire de la langue huronne de Gabriel Sagard, compilé à la hâte sur une dizaine de jours à peine, ne fait que quelques pages¹⁶. Son auteur le destinait à ces successeurs qui viendraient, comme lui, vivre dans la Huronie. Pendant tout le 17^e siècle, les voyageurs français de la région des Grands Lacs n'imposent pas leur langue. Au contraire, leur message est clair : quiconque viendra vivre sur ce continent devra apprendre l'une des deux grandes langues d'échange : l'algonquin ou le huron. Dans son *Grand voyage au pays des Hurons*, Sagard fonde son observation minutieuse de la culture wendate sur la présomption de l'intraduisible, de sorte que le récit est truffé de transcriptions approximatives du wendat qui confèrent à cette langue une valeur sociolinguistique égale au français. Il est facile pour nous aujourd'hui de se méprendre sur ce positionnement respectif des langues en présence qui suppose non seulement une très grande disponibilité intellectuelle, mais aussi une modernité épistémologique assez saisissante, si l'on tient compte qu'au moment où Sagard produit son dictionnaire de la langue huronne, aucune langue européenne ne dispose encore d'un tel outil de pointe.

Ayant hérité du travail lexical de Sagard, le jésuite Jean de Brébeuf, après avoir séjourné deux fois dans la Huronie et fortement intégré à la culture de ses hôtes, produira à son tour non seulement un dictionnaire mieux organisé et plus élaboré, mais aussi une grammaire élémentaire de cette langue, de même que des traductions qu'il composera tant bien que mal dans sa deuxième langue. Il est l'un des premiers à transcrire bien imparfaitement les sons de la langue autochtone orale à l'aide de l'orthographe du

¹⁶ Gabriel Sagard, *Le grand voyage du pays des Hurons*, suivi du *Dictionnaire de la langue huronne*, édition critique de Jack Warwick, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1997.

français et à reconnaître la structure syllabique et agrégative du lexique wendat. Comme Sagard, Brébeuf est fasciné par certaines particularités de la culture qu'il observe et dont il tient à témoigner, tel un homme d'écriture et d'ordre : aussi consacrera-t-il des pages marquantes aux songes, aux festins, aux pratiques du don, aux rites funéraires, aux modes d'habitation collectifs et aux médecines traditionnelles. On le retrouve encore, comme Champlain, égaré et sans repères à sa descente du canot qui le ramène en Huronie, pays qu'il a laissé contre son gré trois ans plus tôt à cause de la guerre. Mais, en 1636, au moment de mettre pied à terre, tout lui revient, et il reconnaît avec émotions la forme du sentier qui le ramènera au village familial.

En outre, il convient de parler brièvement des écrits du sulpicien René de Galinée¹⁷. En 1669, Galinée, Robert Cavelier de La Salle et Dollier de Casson s'embarquent en compagnie de guides anishnabés pour un long voyage qui doit les amener au centre du continent. Comme tous les voyageurs français dans la région des Grands Lacs au 17^e siècle, le groupe tient d'abord à séjourner dans la capitale des Sénécas, Ganondagan sur la rive sud du lac Ontario (aujourd'hui près de la ville de Rochester, New York). Agglomération semi-sédentaire d'environ 5 000 habitants dans ces années 1660, Ganondagan est un arrêt « touristique » obligatoire pour Galinée et son groupe. Si cet épisode nous en dit beaucoup sur la conception du sujet voyageur à cette époque (un homme informé et curieux), il n'a pas une aussi grande pertinence pour l'histoire de l'Ontario français que le séjour hivernal forcé, plus tard cette année-là, de René de Galinée, Dollier de Casson et quelques

¹⁷ René Bréhan de Galinée, *Voyage de MM. Dollier et Galinée*, Montréal, La Minerve, 1875, disponible en ligne à www.ourroots.ca/e/toc.aspx?id=3771.

autres sur la rive nord du lac Érié, entre les chutes du Niagara et la Longue Pointe. Revenu en France en 1670, Galinée s'occupera de rédiger le récit extraordinaire de cet hiver passé dans un campement rudimentaire. Cartographe et mathématicien, Galinée a apporté avec lui dans le canot des instruments de mesure de l'espace dont il se servira pour tracer une première carte du lac Érié.

Ce ne sont là que quelques-uns des récits qui nourrissent l'histoire de l'Ontario français¹⁸. Tels sont la richesse de l'histoire de la Nouvelle-France et le drame de son occultation dans cette province. Il est clair qu'un vaste travail d'interprétation des textes et de diffusion du savoir doit être entrepris de façon à rendre compte de ces décennies cruciales pendant lesquelles les destinées des premiers Franco-Ontariens, des Anishnaabés, des Senecas, des Cayugas et des Wendats paraissaient liées pour toujours. Dès le départ, de nombreux récits identitaires se sont entrecroisés. Ils désignent un passé collectif fascinant et, du même souffle, une garantie d'avenir. Nul peuple minoritaire ne peut survivre hors du temps. Ces 400 ans d'histoire ne devraient donc se limiter pour nous aux gestes commémoratifs. Une réécriture de l'histoire de l'Ontario français s'impose. Sans ancrage dans la longue durée, une culture comme la nôtre peut-elle se réclamer d'un espace sociopolitique légitime? Je ne le crois pas.

Outre les lieux habituels de publication, ce manifeste pour une mémoire occultée passe aujourd'hui par l'utilisation des médias sociaux et par les imaginaires de proximité visuelle qu'ils mettent en œuvre. La culture franco-ontarienne repose essentiellement sur des imaginaires

¹⁸ Voir les courts vidéos que Sarah Reilly, Monika Sosnowski, Alicia Martin, Frances Ratelle et Brianna Logan préparent et affichent sur Youtube depuis le mois de mai 2015 (www.youtube.com/channel/UCXAKhpyNaYu-zSJHPbPeIAw).

indiciels : c'est pourquoi elle ne peut se refonder qu'en renversant l'histoire normative de l'Ontario, en faisant valoir la pertinence de la mémoire effacée, mais jamais perdue, des grands récits de voyage de la Nouvelle-France, de Samuel de Champlain et Gabriel Sagard à Claude Allouez et Pierre-Esprit Radisson. Ces histoires de départ, d'accommodements, d'assimilation, de vulnérabilité, d'étonnement, de résistance, d'égarement et de rupture forment notre premier acte de présence dans un espace-temps franco-ontarien déjà amplement caractérisé par la négociation et le partage.

Références

- Brébeuf, Jean de, *Écrits en Huronie*, présentation de Gilles Thérien, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2004.
- Champlain, Samuel de, *Voyages et découvertes faites en la Nouvelle France, depuis l'année 1615 jusqu'à la fin de l'année 1618*, Paris, C. Collet, 1619.
- Collot, Michel, *La pensée-paysage : philosophie, arts, littérature*, Arles et Versailles, Actes-sud et ESNP, 2011.
- Galinée, René Bréhant de, *Voyage de MM. Dollier et Galinée*, Montréal, La Minerve, 1875, www.ourroots.ca/e/toc.aspx?id=3771 (page consultée le 12 octobre 2015).
- Groulx, Patrice, « Les lieux de mémoire peuvent-ils fortifier les collectivités francophones? », dans Anne Gilbert, Michel Bock et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Entre lieux et mémoire. L'inscription de la francophonie canadienne dans la durée*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2009, p. 21-42.
- Heindenreich, Conrad E. et K. Janet Ritch, *Samuel de Champlain before 1604: Des Sauvages and Other Documents Relating to the Period*, Toronto, The Champlain Society, 2010.

- Lapierre, André, *Parcours toponymique de l'Amérique française*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994.
- Paré, François, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, 1992.
- Pioffet, Marie-Christine, « Nouvelle-France ou France nouvelle : les anamorphoses du désir », *Tangence*, n° 90, 2009, 37-55.
- Sagard, Gabriel, *Le grand voyage au pays des Hurons*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1990.
- Sagard, Gabriel, *Le grand voyage du pays des Hurons*, suivi du *Dictionnaire de la langue huronne*, édition critique de Jack Warwick, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1997.
- Sagard, Gabriel, *Histoire du Canada et voyages que les Freres Mineurs Recollects y ont faicts pour la conversion des Infidelles*, 1636, Projet Gutenberg Canada, 2008, www.gutenberg.ca/ebooks/sagard-histoire/sagard-histoire-00-h-dir/sagard-histoire-00-h.html (page consultée le 13 juillet 2016).
- Thérien, Gilles, « *Memoria* as the Place of Fabrication of the New World », dans Germaine Warkentin et Carolyn Podruchny (dir.), *Decentring the Renaissance: Canada and Europe in Multidisciplinary Perspective, 1500-1700*, Toronto, University of Toronto Press, 1996, p. 68-84.
- Turner, Glenn, *The Toronto Carrying Place: Rediscovering Toronto's Most Ancient Trail*, Toronto, Dundurn, 2015.